



Élizabeth Gouslan

MEGHAN

OU LE DÉSESPOIR DES PRINCESSES

l'Archipel

MEGHAN
OU
LE DÉSESPOIR
DES PRINCESSES

DU MÊME AUTEUR

Les Nuits blanches de Marcello, Grasset, 2017.

Truffaut et les femmes, Grasset, 2016.

Grace de Monaco, la glace et le feu, Grasset, 2013.

Ava, la femme qui aimait les hommes, Robert Laffont, 2012.

Jean-Paul Gaultier, punk sentimental, Grasset, 2010.

ÉLIZABETH GOUSLAN

MEGHAN

OU

LE DÉSESPOIR

DES PRINCESSES

l'Archipel

Notre catalogue est consultable à l'adresse suivante :
www.editionsarchipel.com

Éditions de L'Archipel
92, avenue de France
75013 Paris

ISBN 978-2-8098-4145-9
Copyright © L'Archipel, 2022.

*« Je ne veux pas être une reine,
je veux être LA reine. »*

Daenerys, mère des dragons,
Game of Thrones

PROLOGUE

« Nous sommes de l'étoffe dont sont faits les rêves », affirme le magicien Prospero à l'acte IV de *La Tempête*. À chaque époque, cette étoffe shakespearienne change de texture et de couleur. Mais il existe un invariant anglais : leurs reines et leurs princesses nous fascinent car la syntaxe du pouvoir, outre-Manche, se conjugue au féminin. L'autorité, le sens politique, l'intellect et les frasques sentimentales de la reine Victoria hissèrent la souveraine au rang de légende. Sur l'art de vivre, elle déposa sa signature. L'architecture, le mobilier, le mariage, la mode et la littérature du XIX^e siècle furent qualifiés de « victoriens ». Soixante-trois ans à la tête du Royaume-Uni valent bien une épithète. Son arrière-petite-fille a déjà battu ce record. Bientôt soixante-dix ans de règne ! Elizabeth II, main de fer dans un gant de velours, silhouette menue vêtue de robes fruitées, a affronté des tempêtes et muselé quantité de scandales. Elle a hérité de son aïeule Victoria le don de ne jamais ployer. Les femmes admirent son parcours, sa longévité, son sang bleu et froid, son charme tissé d'un je-ne-sais-quoi d'humour distancé et de malice élisabéthaine.

Quant aux petites filles du monde entier, elles s'endorment en rêvant de Meghan, de Kate, ou de Diana. Séduire un prince charmant : ces icônes contemporaines ont relevé le défi, réactualisant du même coup le conte du prince et de la bergère. Il y a des roturières et des divorcées à la cour d'Angleterre, et depuis peu, une Américaine, divorcée, actrice et métisse. Comme dans les récits de Perrault, tout peut arriver. Meghan Markle, ravissant ovni, en est la preuve vivante. Le quotidien des princesses nous appartient. On souhaite décortiquer leur agenda, leurs régimes alimentaires, leur vestiaire, leurs goûts culinaires, leur habitat, afin d'imiter leur merveilleux train de vie. Aimables, elles fournissent des informations et satisfont l'appétit vorace de leurs fans, détrônant ainsi les stars hollywoodiennes plus accoutumées qu'elles au grand déballage. Il arrive même qu'elles distillent des bribes d'intimité, afin d'installer une forme de complicité entre elles et leurs groupies. Dévoiler les surnoms dont s'affublent les membres de la firme fait partie de cette stratégie de connivence : le prince Harry est parfois appelé « Ginger » (synonyme de rouquin) et souvent « Hazza », comme l'ex-champion de foot Paul Gascoigne, connu pour son alcoolisme et ses excès. Son frère, William, écope de « Wombat », du nom d'un marsupial australien, aussi mignon que docile, tandis que son épouse Kate se transforme en « Poppet », reine des marionnettes. Charles, assez inspiré, métaphorise sa belle-fille Meghan en « Tungsten », façon d'indiquer qu'elle est aussi fine et fluorescente, dense et réfractaire que le métal atomique qui sert à fabriquer le filament des ampoules électriques. Anecdotes simples

et charmantes qui renforcent le pouvoir d'attraction des altesses.

Les princesses britanniques nous enchantent. Il faut dire que les Windsor savent ménager le suspense, cultiver la surprise et les rebondissements narratifs. Les aficionados ne se lassent pas de la tragique saga lady Di. Ils adhèrent au roman-photo de la patiente Kate qui jamais ne flancha (dix ans d'attente avant que William ne lui passe la bague au doigt). Le feuilleton de Charles et Camilla les indignent ou les attendrit, c'est selon. Puis est venue la superproduction, la fascinante série Meghan et Harry, addiction garantie. Depuis 2017, ces deux amoureux jeunes, riches et beaux nous tiennent en haleine. Saison 1 : noces baroques pop, audimat époustouflant et naissance d'un bébé blond et joufflu nommé Archie. Saison 2 : le Megxit. Le couple renonce à ses titres, s'affranchit de l'autorité de la reine et s'enfuit aux États-Unis. Saison 3 : après avoir subi une fausse couche, la duchesse est de nouveau enceinte ! Alléluia : les Sussex forment décidément une famille épatante, indépendante et libre de s'épanouir au soleil de Los Angeles, la Cité des anges. On s'émerveille, on s'inquiète, on palpite et les nouvelles crépitent. Car les princesses vendent du rêve.

À quoi servent-elles, au fond ? À habiller nos frustrations d'un voile scintillant, à projeter nos ambitions déçues dans une sphère féerique. Personne n'est dupe de leur apparence lisse ni de l'image de perfection qu'elles nous renvoient. Lorsqu'une catastrophe s'abat sur elles, une étrange satisfaction cathartique s'empare de nous. Elles sont assurément mortelles, comme vous

et moi. Un doute s'insinue alors. Évoluent-elles vraiment dans un univers enchanté où le malheur n'a pas sa place ? Rien n'est moins sûr. Dans son puissant essai *Psychanalyse des contes de fées*, Bruno Bettelheim corrige le tir : « Tels que les auteurs nous les présentent, les héros de contes de fées ne sont pas ambivalents. Ils ne sont jamais complexes et nuancés comme nous le sommes tous dans la réalité. Chaque personnage est tout bon ou tout méchant. Un frère est idiot, l'autre intelligent. Une sœur est vertueuse et active, l'autre infâme et indolente. L'une est belle, l'autre laide. L'un des parents est aimant et solaire, l'autre monstrueux et toxique. »

Les héroïnes de contes de fées mobilisent une énergie délirante pour préserver les apparences et entretenir l'illusion. Elles savent, elles aussi, que l'ascension précède la chute et que le *happy end* est aléatoire. La foule les vénère avant de les lyncher. Cette pression les épuise. Et il arrive qu'elles craquent. Sa saison 4, Meghan l'a voulue *trash* et sanglante. Elle en a rédigé le script avec Oprah Winfrey, présentatrice vedette des shows télé américains. Il s'agissait d'une vengeance lentement et savamment mûrie. Il lui fallait révéler au monde entier, suspendu à ses lèvres, hypnotisé par son visage enfantin, envoûté par sa voix chaude et sucrée, de quelles monstruosité les membres de la famille royale d'Angleterre s'étaient rendus responsables. Pauvre petite princesse, isolée, humiliée, terrifiée ! On apprend qu'à Londres elle souffrit d'une dépression nerveuse, que sa grossesse fut un enfer et qu'on fit preuve de racisme, oui – le gros mot était lâché – lorsqu'elle attendait Archie. Ce long mélodrame médiatique semblait un écho lointain de

Prologue

l'interview choc qu'avait donnée une lady Di éplorée à la BBC en 1995 juste avant son divorce. Les mêmes plaintes revenaient en boucle pointant l'insensibilité, le mépris et la cruauté des Windsors.

Tsunami planétaire ! Stupeur et tremblements ! Panique à Buckingham. Comment la reine attaquée frontalement allait-elle réagir ? Elizabeth avait connu bien d'autres scandales, celui-ci n'était qu'un enfantillage. Fidèle à elle-même, elle riposta par un euphémisme, se déclarant « très attristée » dans un communiqué officiel. Pour le reste, les chiens pouvaient bien continuer à aboyer, Sa Majesté passait à autre chose. Pas Harry. Tel un *muppet* téléguidé par sa magnétique moitié, il révéla que ni son frère William, ni son père Charles, ne lui adressaient plus la parole. Un fossé se creuse, de plus en plus difficile à combler, entre Londres et Los Angeles. Désormais Harry possède ce qu'il a toujours ardemment désiré : une épouse, un fils et, depuis peu, une fille nommée Lilibet Diana. Quant à Meghan, quadragénaire à l'ambition féroce, elle a engagé un bras de fer avec la Couronne. Il n'est pas sûr qu'elle en sorte gagnante. Déjà, les amis VIP du couple se lassent de leurs frasques. Leurs scandales à répétition agacent un peu. On les voudrait plus discrets et moins théâtraux.

La balle est donc dans leur camp. L'actrice-princesse qui vient de liquider le conte de fées dont elle était l'héroïne saura-t-elle créer un nouveau suspense et offrir à ses fans une saison 5 riche en rebondissements ? L'enfant animiste, l'adepte de la pensée magique qui sommeille en nous, n'en doute pas.

MEGHAN, UNE BOMBE AU PALAIS

*« Tu as lu les journaux ?
Ils disent que je suis une reine »*
Beyoncé, « Diva »

« Nous devons trouver le pouvoir de l'amour, assure le tribun en extase, le pouvoir rédempteur de l'amour... Quand l'amour est la voie empruntée, la pauvreté devient du passé... de cette façon, nous pourrons faire du vieux monde un monde nouveau ! »

Oh, lord ! Ce n'est pas un sermon, c'est un tract scandé en vers libres. Il y a du rythme, de l'électricité, de la Motown dans sa posture stylée. Chasuble noire, habit rouge, lunettes cerclées, iPad ultraplat posé devant lui, un prêtre 2.0 s'exprime. Les phrases swinguent. On dirait un discours de Martin Luther King mis en scène par Aretha Franklin. Égalité entre les races, fraternité, justice. L'Afro-Américain qui s'exprime au pupitre de la chapelle Saint-George n'est pas un acteur ni une pop star, mais un révérend gradé. Le remuant Michael Bruce Curry, primat de l'Église épiscopale américaine, a été recruté par Meghan pour ambiancer

ses noces. Sans texte, l'orateur improvise et s'enflamme. L'assistance en surchauffe est hypnotisée. Et ça n'en finit pas. Il rime, il rappe, il lévite... et vole la vedette à Sa Majesté la reine.

Elizabeth II, vêtue d'une robe à effet 3 D dont l'étoffe se teinte de vert fluo ou de jaune irisé selon les variations de la lumière, s'était discrètement assoupie. Le tube de l'ecclésiastique l'a réveillée en sursaut. À présent, les caméras ne le lâchent plus. C'est son moment de gloire. Quatorze minutes sans coupe. C'est à peine si on filme le gratin. Laissés-pour-compte : George Clooney et sa femme Amal, Serena Williams, David et Victoria Beckham, les duchesses, les comtesses et les people sur leur trente et un, étrennant, dans l'espoir d'être vus, leurs *fascinator*s, ces excentriques bérets typiquement british. Tous ces efforts haute couture sont zappés au profit de Michael Bruce Curry. Les bijoux hallucinent. À Windsor, on n'avait jamais rien vu ni entendu d'aussi extravagant. Camilla a rangé sa bible, Philip est concentré, Anne plane, Charles paraît vaguement inquiet, Kate absorbée, William perplexe. Mon frère rafle la mise, se dit-il. Il n'a pas tort. Cette *surpat* a coûté onze millions de livres de plus que la sienne et son audimat et sa popularité éclipsent déjà le souvenir de ses propres noces. Pourtant, c'est lui, pas Harry, l'héritier de la Couronne.

Sous les yeux du monde entier, le mariage religieux d'Harry et Meghan est en train de se muer en comédie musicale. Rien ne semble plus sous contrôle. Dans la nef, un chœur de chanteuses black entonne « Stand By Me », une pépite de rhythm and blues des années 1950.

Les VIP vont-ils se lever subitement pour danser ? L'ambiance Woodstock à Windsor se poursuit. Tandis que les mariés échangent vœux et anneaux, un violoncelliste de dix-neuf ans profite de l'excellente acoustique de la chapelle pour jouer en solo une pièce de Gabriel Fauré. Il est antillais, s'appelle Sheku Kanneh-Mason et devient en une minute le débutant le plus connu de la planète : trois milliards de téléspectateurs assistent à sa mise sur orbite. Merci qui ? Merci, Meghan. C'est elle qui a supervisé les répétitions de ce happening rodé en confondant astucieusement cérémonie religieuse et comédie musicale à Broadway. Par moments, on zoome sur la mère de la mariée, Doria Ragland. L'image est poignante. Assise sur un banc médiéval, sobre et digne dans un ensemble de crêpe céladon, l'arrière-arrière-petite-fille de l'esclave Stephan Ragland affronte, seule contre tous, le clan d'en face, soit les membres au complet de la firme. Quelques mètres la séparent de la reine d'Angleterre, elle, l'assistante sociale qui vit dans le « Beverly Hills noir » de Los Angeles. À quoi songe-t-elle à cet instant précis ?

Au chemin parcouru en deux siècles par sa lignée depuis les champs de coton de Géorgie jusqu'au palais de Buckingham. C'est à sa fille unique, son bébé adoré, qu'elle doit ce miracle. Le père, lui, a déclaré forfait. Tant mieux. La présence de ce caractériel ingérable aurait gâché la fête. La famille de Meghan est réduite au minimum syndical. C'est dire la force de caractère de cette ravissante brindille, productrice d'un show hors norme. Le prêtre illuminé, la chorale de gospel, le jeune prodige, tous noirs, c'est elle qui les a castés : Steven Spielberg, avec qui elle rêvait

de tourner, n'aurait pas fait mieux. En ce jour de mai 2018, l'actrice américaine métisse et divorcée squatte avec éclat le terrain de jeu de la monarchie anglaise. Rayonnante dans sa robe signée Givenchy, soie blanche, coupe épurée et col bateau, elle fait un sans-faute. Rien n'altère son self-control. Port de reine, sourire étudié, elle a interprété le plus beau rôle de sa vie sans le moindre faux pas. Marcher vers l'autel au bras du prince Charles en jaquette gris perle ? C'est lui qui flanchait, pas elle. Afficher la candeur d'un ange lorsque Harry lui passe la bague au doigt ? Son meilleur gros plan. Elle est photogénique et divine. En cet instant, la bombe de Buckingham tient sa revanche contre le tout-Hollywood qui l'a humiliée dix années durant, ne lui offrant que des rôles mineurs dans de mauvais téléfilms. Victoire sur toute la ligne. L'ex-actrice de séries B s'est muée en deux heures et trente minutes en icône planétaire. Propulsée Altesse britannique, duchesse de Sussex, titrée et honorée par la nonagénaire la plus riche du monde, Meghan est également la belle-fille du futur roi d'Angleterre (même si ce futur tarde).

Sur les plateaux de télévision, les chroniqueurs de têtes couronnées en perdent leur latin. *Shocking or not shocking?* Expert du palais sévissant sur France 2, Stéphane Bern est émoustillé. Invité par LCI, le très sérieux Jean des Cars, biographe des Windsor, juge le spectacle « assez original », le gospel « détonant dans la tradition des mariages royaux » et le sermon du pasteur « un peu long, non ? ». Déroutés, pris à contre-pied, les spécialistes multiplient les euphémismes. La reine a-t-elle été dépassée par le projet ?

L'a-t-on seulement mise au courant ? Tout le monde doute. Une chose est sûre. Meghan, tornade en stiletto, ne s'est pas contentée de moderniser la monarchie, elle l'a revitalisée, dopée, chamboulant tous les codes, saupoudrant épices, exotisme, paillettes, black power, chants et rires, dans une église vieille de cinq siècles.

Après l'électrochoc du pasteur, tout s'apaise et les choses entrent dans l'ordre. Le voile de la mariée ondule, comme il se doit, dans la lumière du printemps anglais. Tenu par un diadème de diamants prêté par la reine, il a été brodé des fleurs emblématiques des cinquante-trois pays membres du Commonwealth : des roses du désert pour l'Ouganda, des lotus pour l'Inde, des fleurs de lin pour l'Irlande du Nord, des hibiscus pour les îles Salomon. Sur le perron de la chapelle, un langoureux baiser des amoureux provoque les vivats de la foule en liesse. Tous les membres de la famille royale sont rassemblés. La présence des proches de Diana – son frère, le comte Spencer, et ses sœurs, Jane et Sarah –, tout comme celle de Sarah, duchesse d'York, l'ex-épouse du prince Andrew, exprime le désir du prince Harry de réconcilier le présent avec le passé. Il a aussi cueilli, dans les jardins du palais de Kensington, des myosotis blancs – en anglais *forget me not*, « ne m'oublie pas » –, cette fleur que sa mère défunte aimait tant pour les glisser au cœur du bouquet de la mariée.

En début d'après-midi, le couple rejoint six cents invités dans le hall Saint-George du château de Windsor, où Elizabeth II donne le traditionnel *wedding breakfast*.

Au menu : canapés aux langoustines d'Écosse, asperges anglaises et confit d'agneau de Windsor, risotto aux pois et à la menthe, fricassée de poulet aux champignons, macarons champagne-pistache et tartelettes à la crème brûlée, accompagnés de champagne Pol Roger et de jus de pommes biologique de Sandringham. Meghan n'a pas encore imposé sa vision végane de l'alimentation à la firme. Cela ne saurait tarder. Elle a tout de même adoubé une jeune pâtissière novice, Claire Pakt, qui a concocté un fabuleux *sponge cake*. Ce moelleux dessert typiquement américain, mélange de mascarpone, de *lemon curd* et de liqueur de fleurs de sureau, a remplacé le très classique pudding aux fruits confits que plébiscitent les Windsor lors des mariages royaux. Il est aussi plus onéreux que le clafoutis habituel : cette friandise acidulée a été facturée cinquante-sept mille euros. La nouvelle recrue de la famille royale ne regarde pas à la dépense !

Pendant les toasts, le prince Charles évoque l'enfance de son fils, puis l'homme sérieux et responsable qu'est devenu « ce cher vieux Harry ». Émotion dans l'assistance. C'est au tour du duc de Sussex. Il rend hommage à son épouse et à ses proches avant d'ajouter, espiègle : « Quelqu'un ici sait-il jouer du piano ? » Ce quelqu'un, c'est Elton John. Lunettes de titane rose poudré sur le nez, l'inoxydable légende de la pop anglaise égrène ses standards : « Your Song », « Circle of Life », « I'm Still Standing ». Après quelques heures de pause, les époux troquent leurs habits de noces pour un smoking et une robe Stella McCartney, avant de rejoindre en Jaguar décapotable la splendide demeure de Frogmor House, cadeau de noces de la reine. Un

dîner pour deux cents personnes y est organisé par l'héritier du trône. Vers minuit, un éblouissant feu d'artifice vient clore cette journée très spéciale. Les DJ s'activent. Des stands de mini-hamburgers et de barbes-à-papa sont disposés dans le parc pour ravitailler les fêtards qui ne quitteront le dance floor qu'à la lueur de l'aube.

Le lendemain et les jours qui suivent, les unes de la presse mondiale sont massivement consacrées aux Sussex. En tant qu'actrice, Meghan n'a jamais bénéficié d'une telle couverture médiatique. Tous les JT de la planète ont ouvert sur la folle journée anglaise. Hebdomadaires et mensuels embraient. On vante la démesure de la cérémonie, ses surprises, son anticonformisme, la couleur antiraciste de l'événement. Le rouquin malicieux et la douce brune apparaissent comme le duo aphrodisiaque du printemps. Le prince amoureux d'une simple bergère. Ils sont jeunes, elle a trente-sept ans, lui trente-cinq. Ils sont beaux, épris, sexy, et régner n'est pas leur objectif. En conséquence, ils sont furieusement libres et riches. Leur existence faite de luxe, de voyages et de champagne véhicule du fantasme à la chaîne. La Meghanmania défraye donc la chronique. En chiffres, d'abord : quatre milliards de téléspectateurs, les produits de la vente des produits dérivés – drapeaux, affiches, magnets, slips, cravates, porte-clés, T-shirts, mugs, et autres gadgets estampillés Harry et Meghan – sont estimés à cent trente-huit millions d'euros et le *jump* touristique évalué à 4 % de plus que l'année précédente hisse les bénéficiaires des restaurants et des pubs à 170 millions d'euros : le jackpot ! En valeur symbolique, ensuite : car H et M ont tout bon. Ils drainent

de juteux capitaux, offrent un lifting à la monarchie et font oublier aux foules sentimentales la potion amère du Brexit. Dix-huit mois que leur idylle a commencé et ces deux-là ne vendent que du bonheur.

Pas une cliente de salon de coiffure qui n'ait dévoré sous le casque la dizaine de magazine people – de *Gala* à *Voici* en passant par *Elle* et *Paris Match* – relatant la fabuleuse histoire de la métisse américaine subjuguant le prince charmant lors d'un rendez-vous dans un pub anglais très privé. Le *date* du siècle. C'est bien simple, depuis la visite impromptue de Grace Kelly au palais du prince Rainier, à Monaco, les midinettes n'avaient jamais rien lu d'aussi violemment romantique. Comparée à cette *love story* épicée, dont désormais aucun détail n'est occulté, même l'idylle de Kate et William paraît fade et sans saveur. Trop de sérieux chez les Cambridge, trop de sagesse. Avec Harry, au contraire, le pire est toujours sûr. Il y a de l'adrénaline, du désordre alcoolisé et du rock'n'roll dans l'air. Chouchou du peuple anglais, don Juan redoutable, *bad boy* en costume Prince de Galles, petit-fils préféré de sa grand-mère, gaffeur inimitable, on peut compter sur lui pour alimenter le mythe du prince charmant.

Après ce mariage tromboscopique, les deux tourtereaux retrouvent une vie presque normale. Ils vont, répétant que « toutes les planètes sont alignées », leur mantra favori. Ils voyagent, testent leurs vrais amis, attendent un enfant : leur cote d'amour ne faiblit pas. Ils représentent la grisante sensation glamour des années Brexit. Mais, à la surprise générale, un an et demi et une naissance plus tard – Meghan a accouché

d'Archie – l'affreuse nouvelle tombe sur les télécricp-teurs. C'est le *Sun* qui décroche le scoop et le déploie en une avec une photo géante du couple *black and white*. Rien ne va plus. « *We are off again!* », « Nous sommes de nouveau injoignables ! », titre ironiquement le quotidien le 8 janvier 2020. Comprenez : H et M tirent leur révérence, quittent le pays et la firme, s'envolent pour de nouvelles aventures, laissant derrière eux la fabuleuse *casa* de Frogmore House, un personnel particulier et désormais sans emploi, leurs œuvres caritatives et autres hobbies du gotha. Ils plaquent tout, jettent le gant, démissionnent. Les amoureux préférés de la Couronne en ont ras le diadème. L'inquiétude est à son comble. Il faut impérativement faire parler l'entourage sur cette affaire d'État. De quoi s'agit-il ? Quelle mouche les pique ? Comment la famille royale va-t-elle accepter un tel camouflet ?

Las, c'est à peine si la reine est au courant. Les Sussex l'ont tout bonnement mise devant le fait accompli. Il semblerait qu'elle soit (comme toujours) spécialement furieuse contre Charles qui ne sait décidément pas faire preuve d'autorité paternelle. Voilà ce que le *Sun*, qui s'arrache à des centaines de milliers d'exemplaires, révèle ce jour-là. Certes, à sa *granny*, Harry avait parlé de ce spleen qui touchait sa chère moitié. Bien sûr, des indices prouvaient que la plante tropicale native de Los Angeles souffrait du *smog* de Londres, des contraintes du protocole et d'ennui abyssal loin des sunlights qui sont sa raison de vivre. Mais depuis quand, dans cette famille, fait-on preuve de complaisance ou même d'indulgence envers quiconque ? Les Windsor ont horreur des créatures vulnérables ou

capricieuses. La jurisprudence Edward VIII est toujours en vigueur. Le scandale n'est pas une option. A-t-on idée d'abdiquer par amour ? Flanqué de son arrogante Wallis, oncle David devint la hantise, le « plus jamais ça » de la tribu royale. Margaret fut la seconde victime du code de bonne conduite des Windsor. Sa grande sœur lui interdit d'épouser un homme divorcé, lui retira ensuite toutes ses fonctions officielles tant son comportement fantasque, les fêtes alcoolisées qu'elle organisait, les amants tapageurs qu'elle entretenait et les artistes underground qu'elle fréquentait faisaient jaser. Conséquence : Margaret est morte isolée, malade et désespérée. Oui, Harry le sait bien, ses proches sont rugueux, moqueurs, durs avec eux-mêmes et avarés d'éloges. Il faut respectueusement, continuellement et silencieusement se couler dans le moule sous peine de bannissement définitif. Il y a pire. Ils sont capables de supprimer des vies. Dans les années 1960, Nerissa et Katherine Bowes-Lyon, deux cousines germaines d'Elizabeth atteintes de débilité mentale, furent déclarées mortes sur les registres d'état civil alors que les pauvres sœurs toquées – mais bien vivantes – végétaient dans un asile loin de la cour. Non, décidément, sa grand-mère – qu'il surnomme « le commandant en chef » – n'aurait aucun scrupule à broyer la nouvelle venue, si celle-ci s'avisait de changer les règles du jeu.

Les états d'âme de la duchesse de Sussex, Elizabeth *regina* s'en moque comme de son premier bavoir brodé. Si elle avait dû se soucier des frustrations de son époux, de la dépression nerveuse de sa sœur, des mauvais mariages de ses quatre enfants et plus généralement des petites déceptions des uns et des autres, elle aurait été

une mère de famille comme les autres. Or, la reine n'est pas une femme ordinaire. La reine indique un cap, écoute et conseille son Premier ministre tout en organisant un *game of thrones*, un jeu de massacre qui l'occupe à plein temps. Le reste passe à la trappe, qu'on se le dise. Harry aurait dû se méfier du signal émis le 25 décembre 2019. Pour ses vœux annuels à la nation, les cameramen avaient installé la souveraine devant un gigantesque sapin décoré. La robe bleu roi étoilée d'une broche de saphir mettait en valeur ses boucles blanc neige chauffées au BaByliss. Derrière cette grand-mère idéale, on apercevait, miniaturisés dans des cadres argentés, ses enfants et ses petits-enfants. Charles et Camilla, Kate et William, George et Charlotte et... enfer et damnation : aucune trace du bon petit diable, Harry, ni de sa tendre Meghan et encore moins du dernier-né, Archie, leur adorable bébé âgé de sept mois. Impasse tragique. Désaveu public et cruel. En l'écoutant, les exégètes de la sémantique élisabéthaine décodèrent des signes encore plus perturbants. Sa Majesté prononça treize fois le substantif « famille », auquel elle accolait le prince Charles et la duchesse de Cornouailles, le duc et la duchesse de Cambridge, mais quand vint le moment d'évoquer les Sussex elle les appela simplement « Harry et Meghan », les dépouillant de leur patronyme et de leurs titres, les réduisant au rang de membres subalternes de la glorieuse dynastie. Deux prénoms, deux électrons libres, deux pions sur l'échiquier. En sous-texte et en langage codé, la Firme les virait. On ne pouvait être plus clair.

Le conseil de famille convoqué à Sandringham quelques mois plus tard ne changea rien. Harry désirait

se décharger d'une bonne quantité de corvées officielles, répétait que Meghan s'étiolait en Angleterre, parlait de « nouveau départ » et plus il développait ses arguments, plus son père, son frère et sa grand-mère le trouvaient grotesque. En somme, il voulait être un royal à mi-temps. En clair, son épouse n'était pas Windsor-compatible. Mais, en résumé, il souhaitait tout de même conserver les juteux financements que son statut lui octroyait. Bref, le fils cadet de lady Diana voulait le beurre et l'argent du beurre. À toutes ses billevesées, on opposa une fin de non-recevoir. Il plaidait dans le vide, il se montrait aussi irresponsable qu'immaturo, il devait en tirer les conséquences. On retirait au couple l'appellation « Altesse royale », on fermait leur compte Instagram estampillé Sussex Royal, on diminuait leurs subventions. Splendeur et misère des têtes couronnées !

Le conte de fées n'a donc duré que dix-huit mois. C'est bien peu. Les amateurs sont frustrés et déçus. Tant d'enthousiasme, un mariage aussi coûteux que grandiose, des groupies par milliers, des unes de magazine comme s'il en pleuvait, et puis plus rien. Tandis que le couple radieux disparaît des radars londoniens, laissant ses fans éplorés, un néologisme burlesque surgit et fait le tour du monde : le Megxit, contraction de Meghan et Brexit. Cette radieuse mariée, cette jolie princesse serait-elle un bouc émissaire du choc économique ? Les voici lynchés après avoir été adorés. Partout, on s'interroge. Comment est-on parvenu à un tel gâchis ?

l'Archipel

Vous avez aimé ce livre ?
Il y en a forcément un autre
qui vous plaira !

Découvrez notre catalogue sur
www.lisez.com/larchipel/45

Rejoignez la communauté des lecteurs
et partagez vos impressions sur



www.facebook.com/editionsdelarchipel/



[@editions_archipel](https://www.instagram.com/editions_archipel)

Achévé de numériser en décembre 2021
par Facompo